

EXTRAIT

L'étrange affaire du cahier *bounni*

Un jour que nous somnolions à la terrasse du *Café de l'Univers*, Ali entreprit de raconter une histoire extraordinaire qui avait eu lieu à El Jadida, au début des années quatre-vingt, et qui avait quelque chose à voir avec le dictionnaire.

— C'était au début des années quatre-vingt...

Hamid, l'interrompant, soupira :

— Ah, c'était le bon temps...

Ali, qui n'aimait pas qu'on lui coupât la parole, répliqua vertement :

— Le bon temps ? Comment ça, le bon temps ? Il y avait la sécheresse partout, les vaches étaient étiques, l'équipe nationale perdait ses matches de football contre l'Algérie – contre l'Algérie ! – et tu nous parles de bon temps ?

— Bon, ne t'énerve pas, c'est juste une façon de parler.

— Tais-toi alors, plutôt que de parler pour ne rien dire. C'était donc dans les années quatre-vingt, plus précisément on était en 1981, *en pleine sécheresse* (il se tourna exprès vers Hamid en prononçant ces mots d'une façon théâtrale – Hamid haussa les épaules). Vers le mois de septembre, alors que la rentrée scolaire approchait, à El Jadida – j'y étais écolier...

Hamid soupira derechef :

— L'école ! Ah, le bon temps...

Ali ne réagit pas à la provocation. Il se contenta de hausser les épaules.

— Tu parles... Il y avait pénurie de classes, pénurie d'enseignants, pénurie de tout, sauf d'écoliers : ceux-ci surgissaient de partout, de derrière les arbres, de sous les bancs publics, des encriers, du plafond, des prés et des champs, de la sacoche du facteur, et ils envahissaient en rangs serrés les écoles, à l'affolement général. On les entassait dans les locaux, dans les placards à balais, sous les escaliers, partout... On était soixante par classe et il y avait un système de roulement : de huit à dix, la moitié des élèves étaient admis dans l'école, et à dix heures ils étaient priés d'aller se perdre ailleurs. On ouvrait alors le portail pour laisser entrer d'autres hordes d'élèves affamés de savoir – et affamés tout court, d'ailleurs. Tout cela, c'était la routine, le chaos habituel. Mais cette année-là, un problème nouveau surgit. Un problème d'ordre linguistique qui faillit emporter toute la ville et même, à la limite, tout le pays...

Nous sursautâmes.

— Là, tu exagères, lui dit quelqu'un. La linguistique n'a jamais tué personne.

— Ni n'a jamais provoqué des révolutions.

— Si, une fois : dans les années quatre-vingt, à El Jadida. Un cataclysme ! Enfin, elle a failli... Il s'en est fallu d'un cheveu.

Du coup, nous étions tous bien réveillés. Nous nous calâmes sur nos chaises et encourageâmes Ali à narrer.

— Narre, narre.

— Donc, la rentrée scolaire. Les instructions arrivent de Rabat. Des programmes, des circulaires, des ordres et contrordres... Parmi les douzaines de fournitures sans lesquelles il était apparemment impossible de suivre les cours, il nous était demandé de nous munir de quatre protège-cahiers en plastique. Et c'est là que les choses se gâtèrent.

— À cause de cahiers en plastique ?

- Protège-cahiers.
- En plastique ?
- Tout juste.
- Tu te f... de nous.

— Pas du tout. Voilà le problème : les couleurs desdits protège-cahiers étaient explicitement stipulées dans la directive – en arabe classique, *of course* – du ministère de l'Éducation nationale. Les quatre couleurs étaient le vert, le bleu, le noir et le *bounni*.

Nous nous regardâmes, interloqués.

— Le quoi ?

— *Bounni*, vous dis-je. Tout le monde savait ce qu'était la couleur verte : c'était celle des plantes, de la robe de Mme Corcos et de certains lézards. Le noir, on connaissait : c'était la couleur des nuits sans lune et du regard des belles Berbères, du côté d'El Hajeb. Le bleu, peuh ! Le ciel nous apprenait gratuitement ce que c'était, on n'avait même pas besoin de se déplacer, il suffisait de lever les yeux vers la voûte céleste. Mais la couleur *bounni*, c'était quoi ? On n'avait jamais entendu ce mot. Parent d'élèves et élèves eux-mêmes se perdaient en conjectures.

Nagib voulut étaler sa culture :

— *Bounni*, n'est-ce pas ce qu'on nomme en français « le glauque », qui est une nuance du vert ? (Il nous regarda de l'air de l'homme qui sait.) Je crois bien que c'est ça, *bounni* : le glauque.

Rachid, par esprit de contradiction, y alla lui aussi de sa définition :

— C'est pas ce qu'on appelle la couleur caca d'oie ? Le truc genre kaki, mais délavé par la pluie ?

— Quelle pluie ? On te répète que c'était la sécheresse.

— Ouais, bon, en théorie, quoi.

Ali secoua la tête et continua :

— Selon un professeur d'arabe, rencontré dans une ruelle de la vieille ville, le *bounni* était une sorte de marron clair – il désigna bizarrement un petit pan de mur jaune pour appuyer ses dires – et il cita un poème vieux de mille ans pour étayer son affirmation. Le poème était incompréhensible, avec quelques hapax, ce qui affaiblit l'autorité du professeur, aussitôt hué et chahuté, et qui s'en alla en grommelant, sous la menace d'un lynchage linguistique. D'autres exégètes, rencontrés au hasard des rues, affirmèrent que *bounni*, c'était plutôt de l'orange foncé – et chacun montrait du doigt des pans de mur, des manches de sécateur, des djellabas volant au vent, des paniers d'osier. Mais cette interprétation était curieuse puisque l'orange se disait *fanidi* chez l'épicier et *limouni* chez le marchand de tissu. Pourquoi tant de mots ? Aux terrasses des cafés, *bounni* se transforma en kaléidoscope. Des ivrognes le voyait rose, des cruciverbistes accordaient tout ce qu'on voulait, bleu, jaune, rouge, pourvu qu'on les laissât remplir en paix les grilles du *Matin du Sahara*. Des pégreleux du genre qui ne concède jamais son ignorance, qui ne dit jamais « je ne sais pas », montraient des cieux pourpres et des hardes mauves et criaient « *bounni* ! » avec aplomb. Certains se faisaient menaçants : il fallait croire séance tenante en leur définition de *bounni*, où sinon... Et ils serraient le poing et lançaient des regards noirs – ou peut-être même des regards *bounni* puisqu'on ne savait toujours pas ce que c'était.

— Y en a, j'vous jure...

— Tout cela était plutôt plaisant. Mais le temps pressait, la rentrée arrivait à grands pas et il n'était pas question de se pointer à l'école sans le quatrième protège-cahier de plastique. Vous imaginez l'excuse : « Monsieur le professeur, on n'a pas le truc parce qu'on ne sait pas ce que c'est que cette couleur... » Holà : l'arabe, c'est la langue officielle du pays ! C'est même la première phrase du préambule de la Constitution. Nul n'est censé l'ignorer.

Hamid interrompit l'orateur et se fendit d'un *laïus* qui n'avait rien à voir avec l'affaire.

— « Nul ne peut se prévaloir de son ignorance », c'est quand même un drôle de principe juridique. Vu que la somme de ce qu'on ne sait pas est infiniment plus grande que la somme de ce qu'on sait, un homme se définit davantage *par ce qu'il ne sait pas* que par ce qu'il sait. C'est évident. Pourquoi les juristes prétendent-ils l'inverse ?

— Quand tu auras fini avec ta philosophie de quat'sous, je pourrais peut-être continuer ?
Rachid ne lâchait pas le morceau.

— *Bounni*, c'est pas la couleur caca d'oie ?

— Tu nous emmielles avec ton kakadoi. Laisse-moi continuer ou alors je ne dis plus rien.

Nous le suppliâmes :

— Continue.

Il reprit son récit.

— Après une ou deux semaines d'incertitude – le seul sujet de discussion sur le boulevard semblait être cette maudite couleur stipulée par Rabat –, il se passa quelque chose d'inattendu. Deux hommes apparurent, deux hommes se dressèrent, deux hommes parlèrent, qui affirmaient avoir résolu l'énigme du *bounni*.

Nagib, qui boudait depuis quelques minutes, s'exclama :

— Des hommes providentiels ! L'affaire est réglée. Ton histoire se finit ici ? On peut commander ? J'ai envie d'un Youki Orange... ou d'un Sinalco Cola, j'hésite.

Ali gronda.

— Mon histoire n'a même pas encore commencé, bande de nuls. Et puisque tu parles d'hommes providentiels, Nagib, sache qu'il vaut mieux que cette engeance s'amène en exemplaire unique. Un homme providentiel, ça va. Deux, en même temps, c'est le foutoir assuré. Donc deux hommes annoncèrent simultanément avoir résolu l'énigme – mais indépendamment l'un de l'autre. L'un des deux gus était le frère du gouverneur Tarik. C'était un gros type chauve, toujours vêtu d'un blouson de cuir noir et de santiags, même en plein soleil, même en pleine sècheresse. L'autre était le propre fils du commissaire divisionnaire Bennani. C'était un jeune intellectuel (il portait des lunettes) qui faisait des affaires dans la région et habitait une ferme du côté de Sidi Bennour, en pleine cambrousse. Tarik – le frère du gouverneur, donc – importa d'Italie quelques milliers de protège-cahiers de couleur indéfinissable, genre beige tirant sur le « punaise écrasée », fit proclamer par ses hommes que c'était ça, le *bounni*, et entreprit d'écouler son stock par le biais des quelques papeteries que comptaient El Jadida à l'époque. Bennani, le fils de son père, fit venir de Ceuta des rouleaux de plastique couleur saumon fumé avarié, fit tailler dedans des milliers de protège-cahiers et lança le bruit que le vrai *bounni*, l'authentique *bounni*, le *bounnissime*, c'était celui-là. On n'avait que l'embarras du choix.

— On dit qu'abondance de biens ne nuit pas.

— Sottise. Car les deux solutions s'annulèrent l'une l'autre. Personne ne voulut acheter l'un ou l'autre de ces maudits *bounnis* dont on ne savait même pas que ça pouvait se conjuguer au pluriel. Les pères de famille, le front soucieux, faisaient le raisonnement suivant : « suppose que j'achète pour mes dix mômes du *bounni* Tarik, mais que le jour de la rentrée on me dise que c'est le *bounni* Bennani qui est le bon – qu'est-ce que je fais de tous ces protège-cahiers dévalués ? Et si j'achète tout de suite du *bounni* Bennani, le risque est le même. Quant à acheter la moitié Tarik et la moitié Bennani, c'est perdre la moitié de ma mise dans tous les cas de figure. » Résultat : personne n'osa rien acheter et les stocks s'accumulèrent dans les papeteries. Le jour de la rentrée approchait dangereusement et les cahiers n'étaient pas couverts – du moins, le quart d'entre eux, car je le répète : pour le vert, le noir et le bleu, il n'y avait pas de problème.

Nagib lui coupa la parole, l'air buté.

— Ça, c'est vite dit. Le vert, il n'y a pas plus difficile à définir, il y a des milliers de nuances de vert dans la nature. Regarde les oliviers, par exemple, et compare avec la couleur

des algues à Sidi Bouzid : c'est très différent. Les oliviers, il y a une espèce de reflet presque gris dans le vert de leurs feuilles ; et les algues, elles sont presque bleues ou marrons, tout en restant vertes quelque part. Le vert, c'est aussi la couleur de l'absinthe et de l'espérance, et c'est aussi celle de l'islam – et tu ne vas pas nous faire croire, mécréant, que l'islam a quelque chose à voir avec l'absinthe ? Les choses ne sont pas simples.

— Écoute, Nagib, tu commences vraiment à m'énerver avec tes interruptions.